

Ici Sancho frappa du pied. O femme de Barrabas, s'écria-t-il, imbécile, qui ne sais pas ce que c'est d'avoir un peu d'élévation dans l'esprit ! pourquoi ne veux-tu pas donner Sanchette à quelqu'un dont les enfants seront appelés votre seigneurie ? Te sera-t-il donc si dur de t'entendre nommer dona Thérèse Pança ; de te voir assise à l'église sur de bons coussins de velours, en regardant dessous toi les filles des gentilshommes ? Allons, madame, plus de réflexions, ma fille sera comtesse.—Non, monsieur, elle ne le sera point, et c'est moi qui te le dis, moi que mon parrain baptisa Thérèse, dont le père s'appelait Cascayo, qui ai vécu Thérèse Cascayo, et qui mourrai Thérèse Cascayo, sans souffrir que l'on allonge mon nom. Il serait alors trop lourd à porter. Va, va, je connais le proverbe : les yeux passent sur le pauvre, et s'arrêtent sur le riche jusqu'à ce qu'il soit malheureux. Crois-tu que je me soucie d'entendre dire derrière moi : Tiens, vois-tu cette belle dame ? hier elle était dans la crotte, aujourd'hui elle nous élabousse. Non, cela ne sera pas tant que j'aurai mes cinq ou six sens. Vous êtes le maître d'aller vous faire prince, duc, seigneur, ce qu'il vous plaira ; moi je reste à la maison avec ma fille Sanchette. Une honnête femme a toujours de l'occupation ; les jours de travail sont ses jours de fête : elle se promène en filant. Allez, allez, mon mari, avec votre monsieur don Quichotte. Quand vous aurez un gouvernement, je vous enverrai votre fils pour que vous lui appreniez à gouverner ; mais d'ici là ne me rompez plus la tête, et laissez-nous en repos Sanchette et moi, à la garde de Dieu, qui aura bien soin de nous.

A la bonne heure ! répondit Sancho, voilà un arrangement raisonnable. Tu m'enverras mon fils pour que je l'élève selon son rang ; et moi je t'enverrai de l'argent pour que tu établisses Sanchette. Vois si cela te convient. C'est parler, reprit Thérèse ; et je ne m'oppose point à ce que tu m'envoies beaucoup d'argent. La paix fut alors rétablie dans le ménage.

#### CHAPITRE VI.

##### *Entretien particulier de don Quichotte et de son écuyer.*

SANCHO ne tarda pas à retourner chez don Quichotte, et lui demanda un entretien secret, afin de prendre avec lui certaines précautions prudentes. Vous saurez, monsieur,

commença l'écuyer, que j'ai déjà fait part à ma femme de mon projet de suivre encore votre seigneurie.—Eh bien ! ami, qu'en dit Thérèse ?—Ah ! ah ! Thérèse dit bien des choses ; elle prétend qu'il faut regarder où on met le doigt, que les écrits parlent quand l'homme se tait, que promettre et tenir sont deux, qu'un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. Elle est bavarde, Thérèse, mais moi, je soutiens qu'il faut pourtant l'écouter.—Sans doute je suis de cet avis ; mais parle plus clairement, n'entortille pas ce que tu veux dire.—Moi, je ne dis rien ; c'est ma femme qui m'assourdit les oreilles, en me criant que nous sommes tous mortels, qu'aujourd'hui l'on est debout, demain enterré ; que l'agneau y passe comme le mouton ; que cette camarade si laide, qu'on appelle la mort, arrive sans être attendue ; qu'elle ne respecte rien, ni les sceptres, ni les mitres : que sais-je, moi ? Thérèse répète ce qu'elle a entendu prêcher en chaire.—Tout cela est d'une grande vérité ; mais je ne vois pas à quoi cela revient.—J'étais comme vous, monsieur, je ne le voyais pas non plus ; à la fin je crois l'avoir trouvé. Thérèse voudrait qu'au lieu des récompenses que votre seigneurie me promet, et qui viendront ou ne viendront pas, vous me donnassiez, pendant le temps que je serai à votre service, ce qu'elle appelle une espèce de gage, comme qui dirait *tant par mois* ; que ce soit peu, que ce soit beaucoup, c'est égal, parce que la poule pond sur un œuf, plusieurs *peu* font un *beaucoup* ; et puis suffit de gagner quelque chose, pour être sûr de ne pas perdre. Cela n'empêchera point que, si vous trouvez l'occasion de me glisser une ile dans la main, je ne l'accepte, comme de raison, et je la rabattrai de mes gages ; nous serons toujours à même de faire ce petit compte, et Thérèse sera contente.

Je commence, reprit don Quichotte, à vous comprendre, ami Sancho ; et je ne demanderais pas mieux que de remplir les intentions de votre femme, si j'avais trouvé dans une seule histoire de chevalier errant un exemple d'un écuyer à *tant* par mois. Je les ai toutes lues avec grand soin ; je n'y ai vu que des écuyers servant leurs maîtres pour le plaisir de les servir, et attendant sans se plaindre que leur bonté les récompensât : pour rien au monde je ne voudrais déroger à cette antique coutume. Si cet espoir vous suffit, partons ensemble, j'en serai charmé ; s'il ne vous suffit pas, Sancho, restez dans votre maison ; nous n'en serons pas moins bons amis : et ne craignez pas pour cela que je manque d'écuyers ; le colombier fourni de grains attire bientôt les pigeons ;

bonne espérance vaut mieux que médiocre possession ; et l'on laisse aller le fretin pour courir après les carpes. Je ne vous dis ceci, mon enfant, que pour vous prouver que, dans un besoin, je saurais aussi dire des proverbes.

Sancho, tout triste et tout pensif, écoutait en se grattant l'oreille. Il avait cru d'abord que son maître frémirait à la seule idée de le perdre ; la tranquillité de don Quichotte dérangeait tous ses calculs. Ami Sancho, reprit notre héros, restez chez vous ; quand vous m'aurez quitté, je serai content du premier écuyer qui voudra me suivre. Jamais je ne vous quitterai, reprit Sancho en fondant en larmes ; si vous avez la bonté de vouloir toujours de moi, je ne demande pas mieux que d'aller avec vous. Je ne suis pas de ceux dont on dit : Quand le pain est mangé, bonsoir la compagnie. Tout le monde sait dans notre village que les Pança ne sont point des ingrats. Quand je vous ai parlé de gages, c'était pour plaire à ma femme, qui, lorsqu'elle a quelque chose dans la tête, fait du tapage dans la maison. Mais voilà qui est fini, je serai le maître une fois. Elle aura beau crier, je serai le plus fort, et je lui montrerai qu'elle est ma femme. Tout est dit, monsieur, je ne demandé rien, je me contente de ce testament dont vous m'avez déjà parlé : arrangez seulement la chose de manière qu'on ne puisse revenir là-dessus, et mettons-nous en chemin.

Notre chevalier tendit la main à Sancho, qui la baisa. La réconciliation étant faite, il fut décidé que don Quichotte partirait avant trois jours.

## CHAPITRE VII.

### *Entretien de Sancho Pança avec un écuyer inconnu.*

Il faut convenir, monsieur, dit l'inconnu, que la vie que nous menons à la suite des chevaliers errants est une terrible vie, mais heureusement on est soutenu par la certitude des récompenses : il est si rare qu'un chevalier ne trouve pas l'occasion de donner à son écuyer quelque duché, quelque marquisat un peu raisonnable !—Puisque nous en sommes là-dessus, monsieur, répondit Sancho, je ne vous cacherai point que j'ai déjà dit à mon maître que je me contenterais d'une petite île. Mon maître me l'a promise, et je l'attends tous les jours.—Moi, j'ai demandé au mien un petit canonicat, qui va m'arriver un de ces matins.—Ah ! ah ! j'en-

tends ; votre maître est sans doute un chevalier errant d'église : le mien n'est qu'un séculier. Quelques personnes voulaient lui persuader de se faire archevêque ; ça m'aurait causé, je vous l'avoue, le plus grand des embarras ; car, je n'en fais pas le fin, je ne vaudrais rien pour être ecclésiastique ; un bénéfice me gênerait. Grâce au ciel, mon maître ne s'en est pas soucié. Il a fort peu d'ambition, ses désirs sont très modérés : et, sans aller chercher midi à quatorze heures, il persiste à devenir tout bonnement empereur.—Mais écoutez donc, mon confrère ; je ne sais guère si le gouvernement de cette île dont vous me parlez ne sera pas aussi gênant que pourrait l'être un bénéfice. Je connais ces charges-là, elles ne sont rien moins que légères ; et le métier de gouverner les autres n'est pas toujours un joyeux métier. Je vous assure que nous ferions mieux de nous retirer chacun dans notre petite gentilhommière, où nous occuperions nos loisirs dans des exercices doux et agréables, comme la chasse, la promenade, la pêche. Au bout du compte, qu'allons-nous chercher ? Il n'y a pas un de nous autres qui n'ait son petit château, un bon cheval, une paire de lévriers, et une ligne pour se divertir.—Sans doute, monsieur, sans doute ; et j'ai bien tout ce que vous dites là, excepté qu'au lieu du cheval j'ai un âne, mais un âne excellent, superbe, tout gris, que je ne troquerais pas contre le cheval de mon maître. Quant aux lévriers, je n'en ai pas non plus ; mais il y en a de reste dans notre village, et j'aime beaucoup à chasser avec les chiens d'autrui.—Eh bien ! croyez-moi ; faisons une fin : laissons-là toutes les chevaleries, et retirons-nous dans nos terres pour nous occuper en paix de l'éducation de nos enfants. Moi qui vous parle, j'en ai trois qui sont trois petits bijoux.—J'en ai deux, monsieur, qui, sans vanité, pourraient être présentés au pape, surtout mon aîné, qui est un joli brin de fille. Je l'élève pour être comtesse, quoique sa mère ne le veuille pas.—Quel âge a-t-elle, monsieur, cette future comtesse ?—Mais elle approche de quinze ans : déjà cela vous est grand d'une toise, gentil, frais comme une matinée d'avril, leste, gaillard, et surtout fort comme un Turc.—Vraiment ! voilà de bonnes dispositions pour être comtesse.—Oh ! sa mère a beau dire, elle le sera.

Parlons de nos maîtres, reprit l'écuyer : êtes-vous content du vôtre ? Assez, répondit Sancho : il est un peu fou ; mais il est bon homme, incapable de faire du mal à qui que ce soit, désirant du bien à tout le monde, et si simple, qu'un enfant lui ferait croire qu'il est nuit en plein jour ; aussi je l'aime

comme la prunelle de mes yeux, et je donnerais ma vie pour lui.—Le mien n'est pas plus sage qu'il ne faut. Quant à sa force, à sa valeur, elles sont extraordinaires.

Pendant cette conversation, Sancho toussait fréquemment comme quelqu'un qui a besoin de boire. Vous avez la langue sèche, dit l'écuyer inconnu ; je vais vous chercher un excellent remède, que je porte toujours avec moi. Il se lève alors, et revient avec une grosse bouteille de cuir pleine de vin, et un pâté long d'une demi-aune.—Ah ! monsieur ! s'écria Sancho, qu'est-ce que cela ?—C'est un méchant pâté de levraut.—Quoi ! monsieur, vous portez avec vous des pâtés pareils ?—Je n'y manque jamais ; et vous ne voyez que le reste de nos provisions.—Vraiment ! répétait Sancho en se hâtant d'ouvrir le pâté, dont il saisit une part énorme, vous êtes, je le confesse, un écuyer admirable, magnifique, grand, libéral, digne d'être à jamais aimé de ceux à qui vous faites l'honneur de les admettre à votre table. Ces mots étaient prononcés avec de longs intervalles, à chaque morceau qu'il avalait. Je ne puis, ajoutait-il, vous exprimer assez ma reconnaissance pour votre aimable politesse : ce pâté a l'air d'être venu là par enchantement. Hélas ! malheureux que je suis ! mon pauvre bissac ne contient qu'un peu de fromage, si dur qu'il casserait la tête d'un géant, quelques carottes, quelques avelines ; voilà tout : mon maître prétend que les chevaliers ne doivent manger que des fruits secs. Fi donc, mon confrère, répond l'inconnu ; ah ! je voudrais voir que mon maître s'avisât de m'imposer ce régime ! Ces messieurs n'ont qu'à vivre selon leurs lois ; mais j'ai toujours à mon arçon, d'un côté, une bonne cantine de viandes froides, de l'autre, cette bouteille que j'aime, et que je chéris. L'inconnu remit alors la bouteille dans les mains de notre écuyer. Sancho la porte à sa bouche. Ah ! monsieur, dit-il, ah ! monsieur, c'est lui, je le connais ; il est de Ciudad-réal.—Vous avez raison ; c'est de là qu'il est : de plus, il a quelques années.—A qui le dites-vous ? Il n'y a pas de vin dont je ne devine, à la seule odeur, le pays et la qualité ; c'est une vertu, un don de famille. Imaginez-vous que j'ai eu deux parents, du côté paternel, qui furent les meilleurs buveurs, les buveurs les plus renommés de la Manche. Un jour on vint les prier de juger d'un certain vin : l'un approcha son nez du gobelet, l'autre en mit une seule goutte sur sa langue. Le premier dit : Ce vin-là est bon, mais il sent le fer ; l'autre dit : Ce vin-là est bon, mais il sent le cuir. Le maître du tonneau soutint que cela n'était

pas possible, que jamais ni fer ni cuir n'avaient approché de son vin. Au bout d'un certain temps, le tonneau vidé, l'on retrouva dans la lie une très petite clef attachée à un très petit cordon de cuir. Jugez, monsieur, si le descendant de ces deux grands hommes doit sentir le prix du bon vin que vous avez la bonté de lui offrir.

Ce discours fut suivi d'une nouvelle visite à la bouteille. Enfin, quand nos écuyers furent las de boire et de babiller, ils s'endormirent l'un près de l'autre.

## CHAPITRE VIII.

### *Noces de Gamache.*

LA belle aurore avait à peine répandu dans les campagnes les perles liquides qui tombent de sa chevelure d'or, lorsque le héros de la Manche, ennemi de la paresse, se lève et appelle son écuyer. En ouvrant les yeux, Sancho tourna deux ou trois fois la tête, et sembla recueillir avec attention toute la finesse de son odorat : Monsieur, dit-il, si je ne me trompe, il vient de là-bas, une odeur bien plus agréable que celle des roses et du jasmin ; je crois, je suis sûr de sentir des grillades et des fritures. Ah ! monsieur, les heureux mariages que ceux qui commencent par cette odeur-là ? Lève-toi, gourmand, reprit don Quichotte ; hâtons-nous d'aller voir ces noces.

Le premier objet qui attira les yeux de Sancho fut un jeune bœuf, embroché dans un grand orme, et que l'on faisait rôtir auprès d'un bûcher enflammé. Autour de cet immense feu étaient six marmites, ou plutôt six cuves, dans lesquelles cuisaient à leur aise plusieurs moutons tout entiers : les faons, les lièvres, les lapins, déjà dépouillés ; les oies, les poules, les pigeons sans plumes : toutes les espèces de volaille et de gibier étaient pêle-mêle pendues à des arbres, et ne pouvaient se compter. Plus de soixante dame-jeannes du meilleur vin de la Manche étaient rangées à droite et à gauche : des piles énormes de pains blancs s'élevaient comme les monceaux de blé dans une aire. Les fromages, posés les uns sur les autres ainsi que des tuiles, formaient une haute muraille ; et deux immenses chaudières, semblables à celles des teinturiers, remplies d'une huile excellente, servaient à frire les beignets, que l'on retirait avec de larges pelles, pour les jeter dans une autre cuve pleine du miel le plus doux. Plus de cinquante cuisiniers ou cuisinières, tous propres, habiles, alertes, travaillaient, chantaient et riaient. Dans le

ventre du bœuf rôti, l'on avait eu soin d'enfermer douze petits cochons de lait, qui cuisaient là sans être vus, et devaient surprendre les nombreux convives. Les épicerie étaient prodiguées dans de grands coffres ouverts. Enfin une armée entière aurait trouvé de quoi se nourrir dans cette abondance rustique.

Sancho regardait, contemplait, admirait tout ; le doux sourire était sur ses lèvres ; une pure joie dilatait son cœur. Tantôt, séduit par la bonne odeur qui s'exhalait des marmites, il s'arrêtait autour d'elles ; tantôt il les abandonnait pour aller soupiner près des dame-jeannes, et bientôt quittait ces dernières pour se rapprocher des beignets. Enfin, ne pouvant plus supporter tant d'émotions différentes, il aborde un des cuisiniers ; et, les yeux baissés, l'air modeste, d'une voix soumise et flatteuse, lui demande la permission de tremper un petit morceau de pain dans une de ces grandes marmites. Pard ! frère, lui répondit le cuisinier, l'intention du riche Gamache n'est pas que ce jour soit un jour de jeûne. Cherchez, prenez une cuiller, écumez une poule ou deux, et grand bien vous fasse ! Monsieur, vous êtes fort poli, reprit Sancho de la même voix ; mais je ne vois point de cuiller.—Attendez, mon pauvre ami, vous m'avez l'air bien timide, je vais à votre secours. Aussitôt l'obligeant cuisinier prend un poëlon qu'il enfonce dans la marmite, et retire trois poules avec deux oisons ; et les présentant à Sancho : Tenez, dit-il, mon bon frère, déjeunez avec ceci, en attendant le dîner. Je vous remercie, monsieur ; mais je n'ai rien pour mettre cela.—Eh ! emportez le poëlon : n'avez-vous pas peur de ruiner Gamache ? Sancho ne se le fit pas redire : il salua le cuisinier tendrement, et courut se mettre dans un petit coin.

#### CHAPITRE IX.

##### *Entretien de don Quichotte et de Sancho.*

QUE dit-on de moi dans le village ? Que pensent les chevaliers, les gentilshommes, le peuple, de ma vaillance, de ma courtoisie, de mes exploits ? Approuve-t-on les efforts que j'ai faits pour ressusciter la chevalerie ? Instruis-moi de tout, Sancho, avec la franchise d'un bon serviteur, et ne me traite point comme ces princes à qui, pour le malheur des peuples, on déguise la vérité.

Monsieur, répondit l'écuyer, puisque vous voulez tout savoir, je vous dirai tout sans dorer la pilule ; mais il faut

que vous me promettiez de ne vous fâcher de rien.—Je te le promets ; parle librement.—Vous saurez d'abord que presque tout le monde s'accorde à vous regarder comme un fou, et l'on ajoute que je ne le suis guère moins : les gentilshommes se moquent de ce que vous vous êtes fait chevalier avec vos deux arpents de terre. Quant à votre valeur et à vos exploits, les uns disent : C'est un fou assez agréable ; d'autres : Il est courageux, mais souvent battu ; enfin, monsieur, en totalité on nous accommode assez mal.—Tu ne m'étonnes point, Sancho ; l'envie attaqua César et Alexandre ; je ne puis me plaindre, si c'est là tout.—Oui ; mais c'est que ce n'est pas tout.—Que dit-on encore ? Voyons.—Ah ! monsieur, jusqu'à présent je ne vous ai donné que les roses ; mais si vous voulez savoir le reste, j'irai vous chercher, pour vous mettre au fait, un jeune étudiant de Salamanque, le fils de Barthélemi Carraseo, qui n'est arrivé que d'hier, et qui m'a dit une chose bien singulière ; c'est qu'on a imprimé votre histoire avec votre nom de don Quichotte de la Manche. J'y suis aussi, moi, avec mon propre nom de Sancho Pança : l'on a eu soin d'y fourrer encore madame Dulcinée de Toboso. On y raconte des aventures, des conversations, qui ne se sont passées qu'entre nous deux, et qui me font creuser le cerveau pour deviner comment l'historien est venu le savoir.—Je vois d'ici, mon ami, que cet historien est quelque sage enchanteur : tu sais que ces gens-là n'ignorent rien. Non, ce n'est pas un enchanteur ; bachelier Samson Carrasco prétend que c'est un Maure, dont je ne me rappelle pas bien le nom. Mais je vais vous chercher le bachelier.—Tu me feras plaisir, Sancho, je meurs d'impatience d'être instruit de ces détails.

Sancho sortit aussitôt pour ramener avec lui le bachelier.

#### CHAPITRE X.

##### *Entretien de don Quichotte, de Sancho, et du bachelier.*

DON QUICHOTTE, en attendant Samson Carrasco, se promenait seul dans sa chambre, en se disant : Comment se peut-il que mes actions soient déjà écrites et imprimées, tandis que mon épée fume encore du sang de ceux que j'ai vaincus ? Est-ce un ami, est-ce un ennemi, qui s'est hâté si fort de publier mes exploits ?

L'arrivée de Carrasco interrompit ces réflexions. Ce bachelier était un petit homme de vingt-quatre ans à peu près, pâle, maigre, avec des yeux vifs, le nez épaté, la bouche grande, gai, malin, rempli d'esprit, et persifleur de son métier. En entrant chez don Quichotte, il se mit à genoux devant lui : Permettez, seigneur, dit-il, que je baise vos vaillantes mains, que j'honore, en votre personne, le plus brave, le plus renommé des chevaliers errants passés et futurs. Grâce soient à jamais rendues au savant Cid Hamet Benengeli, qui s'est chargé du glorieux travail d'écrire l'histoire de votre vie, et, par bonheur pour l'Espagne, a trouvé un traducteur digne de l'ouvrage et du héros ! Il est donc vrai, répondit don Quichotte en faisant relever Carrasco, que mes aventures sont imprimées ? S'il est vrai, seigneur ! Demandez-le au Portugal, à Valence, à Barcelonne, où plus de douze mille exemplaires sont déjà sortis de la presse : il s'en fait dans ce moment une édition à Anvers ; et j'ose vous présager que cet ouvrage sera traduit dans toutes les langues de l'Europe. Oui, je soutiens qu'avant peu l'on connaîtra partout le grand don Quichotte ; on citera comme des modèles son courage dans les dangers, sa constance dans les malheurs, et sa patience extrême dans les disgrâces.—Dites-moi, s'il vous plaît, monsieur le bachelier, quelle est celle de mes actions qu'on paraît priser davantage ?—L'on n'est pas d'accord sur ce point ; les uns préfèrent l'aventure des moulins à vent, que votre seigneurie prit pour des géants ; les autres, celle des bénédictins.

Eh ! parle-t-on des valets de ces religieux, interrompit alors Sancho ?—Oui, oui, sans doute ; l'auteur n'a pas oublié un seul des coups que vous avez reçus dans cette circonstance.—Voilà une faute de votre auteur, il n'était pas nécessaire d'aller parler de cela. Non, cela n'était point nécessaire, ajouta don Quichotte ; il est de petits accessoires peu importants, et qui ne tiennent point au fond de l'action. Ah ! ceux-là, reprit Sancho, ne laissent pas de me tenir de près ; mais c'est égal. Je suis donc, monsieur Carrasco, un des principaux personnages de cette histoire-là ?—Vous êtes le second, monsieur Sancho ; et beaucoup de gens préfèrent de vous entendre parler aux récits les plus intéressants de l'ouvrage.—Je le crois ; ces gens ont bon goût ; et l'auteur n'a pas été sot de prendre garde à la manière dont il me fait parler ; car, s'il m'eût prêté quelque sottise, je vous réponds que cela ne se serait pas passé sans bruit. Je suis un vieux

chrétien, moi, et je ne badine pas avec les auteurs maures : je leur conseille de marcher droit.

D'après ce que vous dites, ajouta don Quichotte, je n'ai pas une grande idée de mon historien : je gagerais que c'est quelque babillard, sans talent, sans aucun esprit, qui aura farci son livre de platitudes et de niaiseries. Vous parlez, répondit le bachelier, comme les ennemis de l'auteur ; mais une réponse sans réplique, c'est le succès qu'il obtient. Les enfants, les jeunes gens, les hommes faits, les vieillards, ont tous un égal plaisir à lire l'histoire de don Quichotte : on se la prête, on se la vole, on se l'arrache ; elle est sur toutes les toilettes, dans toutes les antichambres. Enfin elle est si bien connue de toutes les classes de la société, qu'on ne peut voir passer un cheval maigre, sans dire aussitôt : Voilà Rossinante !